

La deuxième partie du livre de Charles Muller explique comment on peut faire de la statistique lexicale. L'auteur répond aux questions pratiques qui se posent au linguiste: délimitation d'un mot, d'un vocable, étendue d'un vocabulaire, etc.

Tout en enseignant les méthodes, Charles Muller fournit nombre d'exemples des problèmes que rencontre le linguiste, ainsi comment pratiquer l'échantillonnage d'un texte. Il fait tout ce qu'il peut pour expliciter ce qu'il dit: il répète les calculs importants et bavarde un peu entre ses opérations.

L'auteur dit lui-même que pour tout le monde la statistique serait la forme la plus moderne et la plus raffinée de tromper son prochain. Il fait en sorte d'infirmer cette croyance. Son livre est pédagogique et, malgré le nombre limité des sujets étudiés, explique l'essentiel. On peut ainsi espérer qu'il répondra au besoin que les linguistes éprouvent depuis longtemps de pouvoir disposer d'une introduction à la méthode statistique.

*Bente Maegaard*

COPENHAGUE

*Directions for Historical Linguistics. A Symposium.*

Edited by W. P. Lehmann and Yakov Malkiel. 199 pages – 6,50 dollars – University of Texas Press, Austin & London, 1968.

Lehmann et Malkiel ont publié dans cet ouvrage les interventions d'un colloque qui s'est tenu les 29 et 30 avril à l'Université de Texas avec pour thème la linguistique historique, dans l'intention expressément formulée d'en renouveler l'intérêt. Évidemment, la première communication, celle de W. P. Lehmann lui-même, a porté sur Saussure, qui, par sa fameuse dichotomie entre synchronie et diachronie, a fait passer les études historiques au second plan derrière les descriptions synchroniques. Lehmann peut montrer encore une fois, comme on l'a déjà fait avant lui, à quel point la conception que Saussure se faisait de la diachronie est fautive et injuste: évolution asystématique de détails, impossibilité d'une grammaire historique, grammaire étant synonyme de synchronie. La bonne manière de réhabiliter la linguistique historique est de montrer que la diachronie est tout aussi systématique que la synchronie, que la grammaire historique est l'évolution des systèmes, et que la grammaire historique comparée est la confrontation d'évolutions systématiques divergentes. Et cette grammaire historique doit comprendre toute la grammaire, non seulement la morphologie, mais aussi la syntaxe, y compris la phrase, qui, pour Saussure, n'appartient pas à la langue, mais à la parole!

Lehmann attire aussi l'attention sur une autre particularité de la diachronie de Saussure qui n'a guère été remarquée jusqu'ici. C'est que, pour Saussure, diachronie est presque synonyme de phonétique. Les mutations phonétiques peuvent déclencher des réactions analogiques dans la grammaire, mais celles-ci sont du domaine de la synchronie. Et Saussure ne souffle presque pas mot des changements sémantiques. Lehmann entrevoit la possibilité d'établir des lois sémantiques analogues aux fameuses lois phonétiques, point de vue que je par-

tage entièrement (Lois phonétiques et lois sémantiques. Acta Linguistica VIII, 1962, p. 1-12).

Pour réhabiliter la linguistique historique, il faut donc avant tout étudier l'évolution des systèmes et des constructions proprement grammaticaux. Mais on constate que, même dans le renouvellement que l'École de Prague a également apporté à ces études, c'est la phonologie qui a tenu la première place. Et c'est peut-être le seul reproche qu'on puisse adresser au beau volume dont nous rendons compte ici: qu'on y retrouve, malgré la sage introduction de Lehmann, cette même prédominance traditionnelle de la phonologie. Parmi les quatre études qui se joignent à celle de Lehmann, il n'y a au fond que celle de Benveniste sur la transformation des catégories linguistiques qui se place exclusivement sur le plan du contenu. Les trois autres font appel aux autres systèmes de la langue tout en axant leur intérêt sur le problème des lois phonétiques.

La contribution de Yakov Malkiel a pour titre «The Inflectional Paradigm as an Occasional Determinant of Sound Change» (p. 21-64). L'auteur y discute et illustre un seul problème choisi dans une liste qui en comprend dix-sept énumérés dans son introduction et se rapportant presque tous aux lois phonétiques. Malkiel examine au microscope le développement irrégulier des groupes *rg'*, *lg'*, *ng'* en espagnol, en contraste avec ce qui se passe dans les autres langues romanes, par exemple bas latin *burgense* ) ancien espagnol *burzés*, et trouve une explication dans le développement du paradigme du verbe *decir: digo, dice*, avec un changement entre *g* et *z*, qui aurait gagné d'abord les verbes *frango, franzer*, et de là d'autres mots. Un autre exemple est celui du latin *ĕ*, qui donne en général *ie*, mais parfois *i*, sous l'influence de *-iello* ) *illo*, où le développement s'explique par l'influence des autres dimunitifs *-ino, ico, ito*, le *i* devenant ainsi une marque expressive du diminutif. Au passage, Malkiel laisse tomber la remarque que la diphthongaison de *ĕ* ) *ie* est tardive en espagnol, ce qui peut étonner puisque cette diphthongaison est commune à toutes les langues romanes, exception faite du sarde.

Si l'étude de Malkiel a pour objet l'influence de la morphonémie sur la phonémie, celle de J. Kuryłowicz a simplement pour titre «The Notion of Morpho(pho)neme» (p. 65-81). Kuryłowicz veut distinguer entre phonèmes, morphèmes et morphonèmes d'une manière qui me semble compliquer inutilement les choses. A la deuxième personne du verbe *canis*, l'-s serait un morphème; dans *canit*, le -t serait un morphonème, variante du morphème zéro de la troisième personne; et enfin, la voyelle *a* de *cano*, par opposition à *ceno*, ne serait qu'un phonème. Les exemples sont les miens, car Kuryłowicz n'en donne pas. Je trouverais beaucoup plus logique de considérer le morphème comme un élément du contenu, représenté dans l'expression par un morphonème, composé à son tour, le plus souvent, de phonèmes, excepté dans le cas d'un morphonème zéro, qu'il faut, à mon avis, soigneusement distinguer du morphème zéro, celui-ci étant grammaticalement non-marqué et pas toujours en même temps morphonémiquement non-marqué. Le -t de *canit*, ou plutôt le -it, est donc un morphonème tout aussi bien que le -is de *canis*. Et *can-* et *cen-* sont également des morphonèmes, représentant dans l'expression les racines de ces verbes.

Emile Benveniste, dans «Mutations of Linguistic Categories» (p. 83-94), distingue entre changements innovateurs et changements conservateurs. Il subdi-

viser les premiers en disparitions et créations de catégories. Il doit pourtant y avoir d'autres possibilités: la restriction d'une catégorie, par exemple le neutre qui n'existe plus que dans les pronoms dans la plupart des langues romanes, ou la réorganisation d'une catégorie, le neutre étant par exemple conservé dans les substantifs roumains, mais dans un rapport différent à l'égard des deux autres genres.

Les changements conservateurs, dont Benveniste s'occupe exclusivement, consisteraient dans le remplacement d'une catégorie par une périphrase ayant la même fonction, par exemple la substitution du comparatif synthétique par adverbe + adjectif, ou celle des cas par préposition + substantif. Je me demande si on peut vraiment, d'une façon précise, distinguer ainsi entre innovation et conservation. Pour ce qui est des cas, par exemple, il y a manifestement innovation, c'est-à-dire disparition des cas, et la construction préposition + substantif n'est pas une simple périphrase des cas, car elle a aussi d'autres fonctions.

Quoi qu'il en soit, Benveniste s'en tient aux périphrases. Mais elles aussi sont de deux espèces, ce que l'auteur ne remarque que dans une petite parenthèse: celles qui restent périphrases analytiques comme le passé composé, et celles qui redeviennent synthétiques comme le futur roman. Dans ce dernier cas on pourrait parler de conservation du futur, mais la place systématique de ce futur est cependant autre que celle du futur latin, et le conditionnel qui y est très intimement lié est beaucoup plus une innovation qu'une conservation.

Dans le cas du passé composé, et c'est Benveniste lui-même qui le dit, cette forme ne remplace pas le parfait, mais prend seulement une de ses fonctions, en laissant l'autre à l'ancien parfait. Là encore nous avons donc affaire à un drôle de mélange entre innovation et conservation.

Le cas du futur roman est encore plus intéressant. Benveniste commence par constater que nous en voyons la naissance chez Tertullien, où la forme est employée de préférence à l'imparfait du passif dans les propositions relatives: *suscipi habebat*, pour exprimer la prédestination. Quand Benveniste ajoute que «no nominal form of the Latin verbal paradigm was available for this concept, which was both new in regard to the classical tenses and vital in the conceptual frame in which it developed» (p. 90), on se demande s'il veut vraiment dire par là que c'est le christianisme qui a fait naître le nouveau futur. C'est là une théorie qui a déjà été émise à plusieurs reprises, mais envers laquelle on se doit de rester extrêmement sceptique. Les influences purement culturelles vont rarement au delà du vocabulaire et du style et ne peuvent guère avoir des répercussions jusqu'au cœur de la structure grammaticale.

La dernière étude du livre en remplit plus de la moitié: «Empirical Foundations for a Theory of Language Change» (p. 95-195) par Uriel Weinreich, William Labov et Marvin I. Herzog, qui jugent impossible l'application des méthodes transformationnelles à l'histoire des langues et surtout la prédiction des changements. Ils critiquent avec raison la tentative d'établir des règles phonologiques pour les lois phonétiques. Dans la réalité des langues on assiste à la confusion de n'importe quelle distinction phonologique. Les changements phonétiques sont souvent parallèles, mais ils ne sont reliés par aucune causalité.

Nos auteurs citent Greenberg pour une théorie selon laquelle certaines tendances dynamiques d'un système expliqueraient sa transformation, idée déjà

avancée par Mathesius en 1931, et je peux ajouter que c'était aussi le point de vue de Hjelmslev. Si je ne me trompe, les auteurs ne discutent pas cette théorie, à laquelle il faut avant tout opposer l'argument suivant: Pourquoi le système latin, si son évolution était vraiment dirigée par des tendances inhérentes au système même, ne s'est-il pas développé de manière identique dans toutes les langues romanes?

Les trois auteurs proposent de résoudre l'énigme du système stable mais qui change néanmoins en le concevant non comme un tout homogène, mais comme une structure hétérogène contenant un nombre de sous-systèmes et de systèmes individuels entre lesquels les innovations peuvent se propager. En adoptant ce point de vue, nos auteurs trouvent plus appropriées que celles de Saussure les idées de Hermann Paul sur l'histoire linguistique! Cette manière de considérer la langue comme une structure hétérogène composée de beaucoup de sous-systèmes était d'ailleurs une idée favorite de Hjelmslev. Les trois auteurs ont certainement raison d'y voir la meilleure possibilité d'expliquer le passage d'un système à un autre, étant donné que l'influence des facteurs extérieurs et intérieurs s'exerce d'abord dans un système particulier, ensuite, par contact, dans d'autres systèmes, le bilinguisme étant encore une fois au centre des considérations de Uriel Weinreich.

Knud Togeby  
COPENHAGUE

### Langue française

JEAN DUBOIS: *Grammaire structurale du français: la phrase et les transformations*.

Larousse, Paris, 1969, 187 p.

Cette troisième partie de la *Grammaire structurale* de Dubois est introduite par une discussion serrée (pp. 6-19) des méthodes de la linguistique moderne, discussion qu'on peut diviser dans une critique du structuralisme traditionnel (par quoi il faut entendre avant tout les «écoles» de Genève, de Prague et de Copenhague et la linguistique américaine avant Chomsky) et un aperçu des principes de la grammaire générative. De la partie critique, on retient en particulier le chapitre intitulé «Acquis et limites du structuralisme linguistique» (pp. 10-13), qui est une présentation sommaire, mais loyale du structuralisme traditionnel. A part le problème du sujet parlant et de la situation, Dubois trouve deux inconvénients principaux à la linguistique structurale non-générative: celui de *la créativité du langage* et celui de *l'histoire*. Le premier de ces inconvénients est difficile à nier (bien qu'on puisse en discuter l'importance). Quant au problème de l'histoire, il nous semble y avoir bien moins d'évidence. Dubois a certes raison de dire qu'«il y a pour le structuralisme une difficulté à se mouvoir sur un axe différent de celui sur lequel il s'est placé préférentiellement, celui de la synchronie.» (p. 12), mais cette considération devrait plutôt conduire à ne pas formuler, à l'heure actuelle, de jugement définitif sur l'utilisation des méthodes structurales en linguistique diachronique, et c'est sous-estimer la linguistique structurale que